

vinces ou qu'il s'engage un jour dans l'armée du drapeau tricolore.

Car ce petit ne s'est pas échappé ainsi pour voir seulement des soldats, il est venu surtout voir comment il serait habillé un jour et dans quelle tenue il aurait l'honneur de se battre, de se faire tuer peut-être, pour la patrie de son cœur, sa véritable patrie.

* * Et comment ne pas être ému en lisant cette anecdote, quand l'air de l'Atlantique nous arrive tout imprégné et frémissant encore d'effluves patriotiques et des cris enthousiastes dont tout un peuple, le plus grand, le peuple français, vient de faire résonner l'Europe entière, pendant la visite de ses alliés, les Russes.

En lisant les comptes rendus des fêtes qui ont eu lieu à Toulon, Paris, Lyon, Marseilles, partout, on se demande si cela est vrai, si cela est possible.

Jamais peuple n'a montré autant d'union, je dirais même de communion d'idées, et ce dût être un spectacle aussi beau qu'étrange, que de voir à la grande soirée de l'opéra, la duchesse de Doudeauville et les femmes les plus réfractaires aux idées républicaines, se lever, emportées par l'enthousiasme qui les gagnait, pendant qu'on chantait la marseillaise et qu'on acclamait les marins du tzar.

* * Un des plus vieux typographes de Montréal, le doyen sans doute, Joseph-Chrysologue Lagarde, vient de mourir.

Le père Lagarde, comme nous l'appelions tous, est resté pendant plus d'un demi-siècle, cinquante-deux ans, dans les ateliers de la *Minerve*.

Depuis 1841, Lagarde était là, chaque jour, devant sa casse, composant la prose de deux générations d'écrivains plus ou moins gais, spirituels ou non, qui se sont succédés sans qu'il songeât un seul instant à quitter la maison.

C'était un brave et honnête homme, aimé et respecté de tous et c'est avec peine que nous voyons disparaître en lui un des vétérans de la typographie.

Après avoir contribué, d'une manière involontaire, à la publication de tant de choses disparates, comme cela arrive dans toutes les imprimeries, il a dû emporter, en mourant, une triste idée de l'humanité.

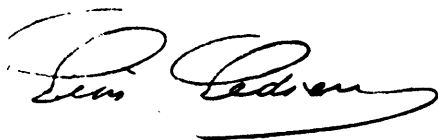
* * Entre beau-père sérieux et futur gendre amoureux :

—Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre fille aimée.

—Mais votre position vous permet-elle de subvenir aux besoins d'une famille

—Certes oui, monsieur !

—C'est que, voyez-vous, il serait bon d'y réfléchir, nous sommes dix, chez nous !!!



CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le bazar de Saint-Joseph s'est terminé le 25 octobre et le bazar de Sainte-Cunégonde doit commencer le sept novembre prochain. On nous assure qu'il sera brillant et que la société la plus choisie s'y donnera rendez-vous.

* *

Les élections des nouveaux officiers, composant le conseil du cercle Ville-Marie, a lieu le 3 novembre, vendredi, à huit heures du soir, dans les salles du cercle, 1717, rue Notre-Dame.

La lutte au scrutin pour le poste distingué de la présidence promet d'être palpitante. Quatre candidats en font les frais et en supporteront les coups : trois étudiants en droit, notre ami et col-

laborateur M. Georges-Avila Marsan, MM. Bazin et Wilson, et un journaliste, M. Laberge.

Paix au vainqueur !... et aux vaincus résignation.

* *

ERRATUM.—Par une erreur de mise en page, un paragraphe de la *Chronique artistique*, de la semaine dernière, a été transposé de manière à rendre tout à fait inintelligible l'idée du chroniqueur. En renvoyant le paragraphe commençant par : " Il s'en tire à merveille, etc.," à la fin de la chronique, le sens en sera plus facile à saisir.

* *

Le Cercle Molière a donné, le 16 octobre dernier, une très jolie représentation du drame *Michel Strogoff*, dans ses salles à Sainte-Cunégonde. L'ensemble était remarquablement bon et l'auditoire était enchanté. D'ailleurs, ce cercle, qui a su conquérir les sympathies du public, tenait à conserver sa réputation enviable. M. J.-N. Marcil s'est rendu inimitable dans le rôle de Blount, et M. J.-B. Tremblay a fait un excellent Jollivet. L'acteur bien connu, M. J.-P. Vébert, a rendu avec un talent habituel le rôle de Michel Strogoff.

Satisfaite de la recette, la société Saint-Vincent de Paul a donné aux membres du cercle une charmante fête aux huitres, le 26 octobre, au soir.

J. St.-E.

LA FÊTE DES MORTS

Quand le doux rossignol a quitté les bocages,
Quand le ciel gris d'automne, amassant les nuages,
Prépare le linceul que l'hiver doit jeter
Sur les champs refroidis, il est un jour austère
Où nos cœurs, oubliant les vains soins de la terre,
Sur ceux qui ne sont plus aiment à méditer.

Ces beaux vers de Crémazie nous revenaient à la mémoire le jour de la fête des morts, de cette fête austère, où l'âme, pleine de douloureux souvenirs, vient épancher ses tristesses sur les tombes aimées, pieusement décorées de fleurs que le vent de l'hiver et le froid de l'oubli auront hélas ! bientôt fanées.

Bien malheureux celui qui n'a pas un ami, un parent sur le marbre funéraire duquel il puisse en ce jour verser une larme, car ces larmes ont une douceur bien puissante. Elle sont pour l'âme une douce et sainte rosée. Celui-la est un déshérité bien digne de pitié ; pour lui la solitude est plus triste et plus amère.

Ah ! vous pleurer est le bonheur suprême,
Mânes chéris, de quiconque a des pleurs.
Vous oublier, c'est s'oublier soi-même.
N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs.

dit l'immortel Lamartine dans son hymne des morts.

En deux moitiés notre âme se partage,
Et la meilleure appartient au tombeau.

Pensée profonde, et que l'on comprend bien à cet anniversaire de deuil. Aussi la fête des morts, chez les catholiques, revêt un caractère de piété qui survit même à l'affaiblissement des idées religieuses.

En France, la visite aux tombes est fidèlement observée : elle s'accomplit avec gravité et recueillement. Dans les campagnes où la foi est restée vive et entière, cette fête est vraiment touchante. Les cimetières sont parés avec soin et sur la fosse la plus humble, à côté de la modeste croix de bois, quelques fleurs sont religieusement placées en l'honneur du mort regretté. Dans la grande cité parisienne, qui, trop souvent, semble se plaire à mériter le nom de Babylone moderne, on compte par milliers les visiteurs qui s'achèment, le jour de la Toussaint et le lendemain, vers le champ des morts et viennent porter un pieux souvenir aux " envolés " de la terre—expression voulue ou non, quoi que puisse dire l'athée,—d'une croyance à une autre vie.

La religion catholique, qui, comme l'a si bien montré Chateaubriand dans le *Génie du Christianisme*,

s'harmonie si complètement aux sentiments intimes du cœur humain, en les épurant, a voulu perpétuer le souvenir des morts, et a créé une fête spéciale en leur honneur.

Dans ce jour, non-seulement elle demande de prier pour les amis nouvellement perdus, mais elle veut que la prière soit plus générale et elle nous invite à " célébrer les funérailles de la famille entière d'Adam. Il n'y a que la religion qui soit vraiment capable d'élargir ainsi le cœur de l'homme pour qu'il puisse contenir des soupirs et des amours égaux en nombre à la multitude des morts qu'il a à pleurer."

Cette fête apporte avec elle un grand enseignement. Elle nous rappelle l'égalité " formidable " de tout être humain devant la mort, qui met tout au niveau, et ouvre l'ère des justices, des peines et des récompenses. Elle fait réfléchir aussi bien le puissant du jour auquel elle laisse apercevoir le néant des biens de ce monde, que le malheureux déshérité auquel elle apparaît comme l'aurore d'un beau jour ; elle réveille dans l'âme les idées de la confiance en sa miséricorde ; elle nous apprend enfin à prier pour ceux qui attendent l'heure de la délivrance.

Aussi, dirons-nous encore avec le poète canadien déjà cité :

Donnez, du souvenir ressuscitant la flamme,
Une fleur à la tombe, une prière à l'âme,
Ces deux parfums du ciel qui consolent les morts.

OPERA FRANÇAIS

Chez Nicolet, la devise était : de plus fort en plus fort. Celle de la direction de l'Opéra français est : de mieux en mieux : après *Durand et Durand*, la jolie comédie de Valabregue et Ordonneau, qui a tenu l'affiche trois jours avec les *Brebis de Panurge* comme lever de rideau, on nous a donné le *Petit Duc*, à la grande satisfaction du public montréalais qui paraît préférer l'opérette à la comédie.

La représentation de jeudi a été un véritable succès pour tout le monde : Melle de Goyon, très crâne sous le costume de colonel Louis XIV, a enlevé avec beaucoup d'entrain le rôle du *Petit Duc*, on lui a fait bisser les couplets " J'ai cassé ma douzaine d'œufs," et les applaudissements ne lui ont pas fait faute ; Mme Hosdez a plu dans le rôle de l'abbesse et a dû également bisser " la Leçon de Chant." M. Bisson est un amusant *Frimoussé*. Loin de forcer le rôle, il l'atténue, en passant quelques plaisanteries un peu risquées ; les chœurs sont bons ; fort jolis, les costumes ; le menuet était bien réglé, ce qui n'est pas facile sans maître de ballet.

On a reproché à la direction de surmener le personnel ; en tout cas, la *Petite Marie* a été donnée beaucoup mieux que la *Fille du Tambour Major*, et le *Petit Duc* en progrès. Comme la fin justifie les moyens, nous félicitons M. Sallard de ses efforts et l'engageons à continuer dans cette voie qui est celle du succès.

L'affluence du public a été telle que la direction a pris le parti de continuer, pendant les trois premiers jours de la semaine prochaine, la représentation du *Petit Duc*.

STRAPONTIN.

SUR LE SAINT-MAURICE

(Voir gravures)

Au cours d'un voyage fait sur le Saint-Maurice, en juillet dernier, par les membres du conventum de la classe de rhétorique (année 1880-81) du séminaire des Trois-Rivières, M. l'abbé A. Moreau professeur de philosophie au dit séminaire, amateur-photographe distingué, a pris une série de vues que nous sommes heureux de pouvoir faire admirer à nos lecteurs.

Les distractions du monde n'ont jamais guéri une douleur ; tous ceux qui ont souffert, connaissent la tristesse des lendemains de fête.—Mme VALYÈRE.